

Henri Raynal

## L'affairement invisible

Elle s'est échappée de sous le glacier. Elle court sur la pierre nue. La pesanteur qui s'en est saisie, la tire. Elle ne peut que s'en remettre à celle-ci, aller plus bas, toujours plus bas. Invariablement, la force de gravitation l'emporte, dictatrice absolue. Ce n'est pas, toutefois, sans qu'à chaque instant une inflexion du chemin, voire un détour, s'impose : constamment, l'inégalité du terrain oriente le parcours. Une à une, les particularités du relief déterminent l'itinéraire.

A commencé, sous le regard des cimes, le voyage du train d'eau, codirigé par l'immuable moteur de la pesanteur et par l'imprévisible orientation de la pente. Autrement dit, ensemble décident la loi et l'aléa ; constance et caprice collaborent. L'eau va. Elle continue, indéfiniment, sans jamais se couper d'elle-même. *Elle ne sait pas où elle va.* Elle obéit. Aventurière obligée, innocente.

\*

L'improvisation est permanente. Je me trouvais auprès de la Borgne, à un endroit de son cours où, bien qu'elle ait quitté les plus hauts parages, elle n'en était pas moins encore un torrent. Je m'intéressais à un petit ru qui, à son insu, se dirigeait vers elle afin de lui remettre ses eaux et d'y disparaître. Levant la tête, je suivais des yeux à distance son mince tracé sinueux,

ses zigzags sur la pierre noire. Si faible encore, il ne pouvait que tâtonner. Survenait un raidissement de la pente qui le précipitait : il dégringolait alors, mais...en rampant – ne se détachant pas de la surface minérale ! S’effondrant, il cheminait ! L’attendait une vaste zone confortable au beau vert substantiel. Là, changement de régime. Il se laissait aller à décrire de larges boucles, lesquelles se dessinaient dans l’herbe haute qui le dissimulait, mais que son passage inclinait.

Dans la partie inférieure de l’alpage, ce tracé cessait d’être visible, caché par un ressaut. Poursuivant mon chemin, je descendis de mon côté jusqu’à ce qu’il me fût possible de voir le torrentelet de nouveau. Je retrouvais l’eau juvénile peu avant sa rencontre avec le maître-torrent qui allait l’absorber. Sa brève existence s’achevait en beauté : une roche se trouvait placée en travers du flot insouciant ; toutefois, le trouble causé par cette soudaine interposition avait les plus heureux effets : l’émouvante limpidité du corps liquide en mouvement disparaissait, mais c’était pour céder la place à de luxueux épanouissements et éboulements de blancheur, des chahuts de vaguelettes, des projections et des rondes de bulles ensoleillées.

\*

Je me suis pris d’amitié pour la Borgne. Au cours de mes randonnées, elle m’attire comme un aimant ; aussi, souvent, je la rejoins. Je l’accompagne, lorsque c’est possible, dans sa découverte des lieux, avec elle progressant dans un secteur rocheux, coupant à travers un bois. J’observe les changements de son comportement, note ses réactions, ses humeurs. Elle est devenue pour moi un personnage.

Étape par étape, j’apprends son parcours. Non que je la suive pas à pas : comme fait le sentier, je m’en écarte lorsque les buissons, les broussailles dissuadent de la longer, ou bien aux endroits où la rive devient abrupte.

Parfois, lorsque le sentier m'en a longuement éloigné, arrive le moment où son changement de direction m'annonce que le détour va prendre fin. Je me demande quelle sera l'allure des eaux familières lorsque je les verrai réapparaître ; dans quel petit paysage ne vont-elles pas tarder à déboucher. Bientôt, nous nous retrouvons.

De temps en temps, m'étant laissé séduire par un de ses modestes affluents, je lui fausse compagnie quelques instants. J'en regarde passer l'eau à la transparence parfaite – fasciné. Sans doute parce que le mot *transparence* s'applique alors à ce qui n'est pas loin de se présenter, me semble-t-il, comme un être vivant – allant son chemin, réagissant à ce qui le gêne, ayant un chant.

Cette pureté ne laisse pas de captiver le regard. Celui-ci, en effet, est en mesure de traverser la substance abondante de part en part, de la parcourir tout entière ; de cela, se réjouir.

Ô transparence livrée si généreusement à la vue !  
Dispensatrice de joie !

\*

\*      \*

À distance, autour de moi – je me suis arrêté dans une anse calme et j'ai levé les yeux –, se succèdent des cimes enneigées ou hissant, au contraire, une âpre, imposante nudité ; plus bas, plus près, des surfaces herbues ou forestières, avec des intermèdes rocheux. Ce sont là parties distinctes d'un territoire clairement circonscrit – ne s'ouvrant, le randonneur le sait, que vers l'aval. Il s'offre à la vue avec une belle évidence. C'est la seigneurie de la Borgne. Attirant à elle et rassemblant toute l'eau qui s'y trouve, elle définit physiquement son fief. Domaine finement nervuré, bien hiérarchisé en ravins, vallons, vallées adjacentes, soit toute une arborescence liquide par laquelle elle le tient, de façon exhaustive, sous son emprise.

L'entité topographique ainsi constituée était bien faite pour accueillir la formation et la perpétuation d'une collectivité humaine. La communauté qui ne pouvait manquer de s'y créer et de s'y établir durablement a pris le nom d'Evolène. La géographie s'étant imposée d'office au droit, les limites de la commune de ce nom se confondent avec la ligne joignant les points les plus élevés du bassin hydraulique de la Borgne – tout au moins dans la partie la plus haute de celui-ci.

Parler de frontière, ici, se trouve objectivement fondé. Cela est si vrai que certaines cimes, au fond de la vallée, dominant non plus le territoire helvétique (le Valais, plus précisément), mais l'Italie, il dépendra du vent qu'une goutte de pluie tombant sur ce qu'on appelle la *ligne de partage des eaux*, rejoigne, au terme de son aventure, le golfe du Lion, ou s'achève dans l'Adriatique !

Voilà bien une entité suffisamment distincte pour qu'on ne puisse la mettre en doute. Occupant – marquant – la grande pliure qui la divise en deux versants, la Borgne en rend visible l'unité.

Le territoire qu'elle préside, elle en est la cocréatrice ; elle a activement contribué à la façonner. L'excavation laissée par le glacier géant disparu, elle et son réseau l'ont remaniée et sculptée. À l'eau est dû le détail du relief. Toutefois, si elle est l'outil – polyvalent –, la forme que prend son travail dépend non seulement de la direction et de la force de la pente, mais également des propriétés de la pierre sur laquelle l'écoulement a lieu, ainsi que de la manière dont ladite pierre est disposée. Ici, l'eau lime ou burine ; ravine. Là, elle abandonne tout ou partie de la substance qu'elle a emportée, elle sédimente. De temps en temps, une île en résulte.

\*

À travers le feuillage de la forêt, j'avais perçu l'éclat d'un miroitement ; j'en avais déduit qu'elle ne pouvait plus être très loin. D'ailleurs, je n'ai pas tardé à entendre son bourdonnement. Passé le dernier tournant du chemin, je la vis accourir.

C'était déjà une rivière ; c'était encore un torrent. C'en était fini des dégringolades et des chevauchées, mais sa surface était encore loin d'être plane. Elle demeurait animale ; ses muscles fuselés, élégants, saillaient.

Ce qui me frappait avant tout, c'était la métamorphose proprement poétique qui, de dérangements, petits ou grands, faisait un spectacle. Autant d'entraves de la roche, autant d'occasions de parures. Une multiplicité naît alors de la masse une, une prolifération de formes.

Une collision ? La réponse varie. Ici, c'est un spasme qui se produit, l'eau brusquement arrêtée devant rebrousser chemin ; s'ensuit un retroussis que provoque l'afflux qui continue : aussi peut-on observer l'eau se glisser sous l'eau. Là, elle préfère développer de belles surfaces recourbées, d'avantageux contours. Plus loin, elle bondit, jaillit : s'alliant au fluide aérien qu'elle s'incorpore – déjouant, se faisant, la pesanteur –, elle essaime en bulles sautillantes, virevoltantes, frénétiques. Des aigrettes de gouttelettes fusent !

Ou bien, ailleurs, s'observent des tresses mouvantes, des serpenteaux liquides ! S'échappent des mèches d'écume !

Ô insaisissable ! ô échevelée !

Une fête, donc, en conséquence d'une perturbation ! Un déploiement de figures variées, d'ornements gracieux, impalpables, s'entrechoquant ! Le désordre fleurit. Engendre la diversité. Inventif, prodigue.

J'admirais le luxe qu'avait le don de créer la vie tout ordinaire du monde physique ; le raffinement auquel, dans une de ses activités les plus banales, elle avait le pouvoir de parvenir.

\*

À cet endroit de son cours, la Borgne s'élargissait. Une anse tranquille s'était formée. Distraitement, je m'étais mis à suivre du regard quelques brindilles qui tournaient en rond à l'abri d'un golfe minuscule. Je m'étais assis dans l'herbe qui venait jusqu'au bord de l'eau. Je contemplais la rivière rêveusement, méditativement. Comme si ses séductions, si grandes pourtant, ne suffisaient pas, le soleil la vêtait, mieux, l'imprégnait, s'unissait à elle. Si bien que c'était autant de la lumière que de l'eau, que je voyais passer sous mes yeux.

\*

Le défilé se poursuivait sans trêve. Je me laissais hypnotiser. Oubliée la banalité de cet écoulement sans fin, de cette course immuable. Peut-être parce qu'il y avait dans cette perpétuation, cette assiduité, cette constance, une jouvence et son éternel présent.

Subjuguait aussi l'absence d'interruption physique, la continuité sans défaillance du tissu liquide. Car il s'adapte à l'obstacle millimètre après millimètre, non seulement avec une souplesse sans égale, mais, en outre, avec une sorte d'attention qui ne faiblit pas. Soit qu'il recouvre cet obstacle, l'enrobe ; soit qu'il le contourne, se séparant de soi pour mieux se retrouver un peu plus loin, aussitôt ressoudé – sans cicatrice. Il s'en saisit alors, en fait, l'étreint scrupuleusement. Le sertit. Et cela tout en poursuivant son chemin – avec quelle aisance ! Tout en glissant...

De plaie dans la chair de l'eau, de brèche, jamais. Non plus que d'écart, d'intervalle entre elle et le minéral. Tel est l'avantage de l'état liquide : une agilité infaillible.

Si les gaz se dispersent, les molécules d'un liquide, elles, savent rester solidaires. Aussi, pas la moindre rupture dans l'étoffe voyageuse entre la source et l'endroit où je suis. Semblablement entre celui-ci et le fleuve auquel la Borgne se donnera. Au-delà, continuité encore, puisqu'une molécule qui passe en cet instant devant moi, si elle ne s'évapore pas, pour finir rejoindra celles qui ensemble font la mer.

D'un bout à l'autre de l'exploit, un seul et unique ruban !  
Le même et toujours neuf !

Ô perpétuelle, qui ne se désunit pas ! ô Aqua ! ô indéchirable !

\*

Souvent, je m'octroyais une halte auprès de cette anse paisible que j'avais adoptée. On y découvrait une plage minuscule. J'en caressais des yeux le gris perle délicat. Voilà donc ce que le torrent savait faire des éclats de roche de calibres divers enlevés aux parois, aux pentes des ravins : ils étaient transformés en une pâte homogène à la surface bien égale. Accueillante et appétissante tout à la fois. Si bien qu'on hésitait à retenir, comme convenant le mieux, les images du repos et celle de la gourmandise : la plage lilliputienne s'offrait avec la gentillesse, la suavité d'un coussin et, en même temps la langue de l'œil appréciait cette fine semoule – crème pâtissière quasiment !

Ô soigneuse – méticuleuse, perfectionniste ! Il convient de le souligner : tu es portée à ce qu'on appelle *le travail bien fait*.

\*

À la faveur de la courbe, l'eau ralentissait et c'est pour cela qu'elle se délestait de la poudre de monts dont elle s'était chargée, laquelle, une fois relâchée, s'accumulait. S'écoulant continûment sur la petite provision ainsi constituée, l'eau la lissait. (Le niveau de cette dernière ayant baissé, la petite plage était apparue.)

Comment ne pas admirer la perfection de ce planage (j'étais tenté de dire *repassage*) ; pas moins que la précision, l'impeccable finition, de l'opération de broyage, pourtant diffuse, qui réduisait des fragments pourtant différents à des grains d'une taille identique ?

Mais, à la réflexion, n'était-il pas plus remarquable encore que les mêmes qualités d'exécution, dues aux mêmes performances, s'observent le long des rivages marins où certaines plages s'étendent parfois à perte de vue ?

Soit autant de profitables réserves où nous puisons sans retenue pour fabriquer verre et béton.

Ô entreposeuse, constante, assidue ! La pesanteur et toi collaborez dans cette thésaurisation, l'une minutieuse autant que l'autre – faut-il rappeler la surface si bien tendue des éboulis au bas des parois ou des versants ? Ô inlassable, persévérante !

\*

À quelques pas de l'anse, posée sur l'eau comme un gâteau garni de fruits, se trouvait une petite île. On y voyait un peu d'herbe, deux ou trois buissons et, en abondance, de belles pierres tournées et polies avec soin : aussi l'avais-je baptisée *tartelette aux galets*.

Les galets, j'en adopte toujours. Je les collectionne. Il en est de deux sortes : les uns sont faits de calcaire, les autres d'une roche magmatique ou métamorphique. Ces derniers,

issus des granits et des gneiss, notamment, séduisent par l'aspect raffiné – précieux presque –, que leur confère la juxtaposition d'éléments d'espèces minérales et couleurs différentes, juxtaposition gourmande que je ne puis m'empêcher de comparer à celle que l'on doit à l'art du confiseur – à moins que ce ne soit celui du créateur de tissus.

Ceux de la première catégorie, eux, me retiennent, m'intriguent, par la surprenante netteté des tracés plus clairs (d'aspect cristallin, souvent) qui parcourent leur surface et les ornent, si fréquemment. Ces filets aux bords irrécusablement parallèles se disposent parfois de façon surprenante : c'est ainsi que l'un de ces jolis bonbons de pierre que je conserve est entouré – cerclé, ceinturé fort élégamment – par un impeccable tracé blanc. Je porte à ces galets, on le voit, une attention esthétique. Elle se transforme vite, cependant, en un questionnement, d'ordre géologique, persistant : comment ces dessins que je regarde avec un réel plaisir ont-ils pu être réalisés ? Ils diffèrent trop d'inclusions aux contours quelconques, aléatoires. Certes, on peut se représenter la formation, par intermittence, de minces couches bien distinctes venant s'intercaler dans la masse minérale ; imaginer des variations dans la nature du sédiment déposé , ou bien des infiltrations ; mais qu'en est-il lorsque l'on voit, sur le galet, deux tracés se croiser à angle droit ? En pareil cas, on reste perplexe.

Des explications existent, bien sûr, à n'en pas douter. Consultés, des ouvrages savants les fourniraient. Les ignorer n'empêche nullement de s'attarder à méditer la complexité inouïe des phénomènes qui ont pour résultat ce qui se trouve sous nos yeux. Dans ce galet que je tiens dans la main, est ramassée, condensée une série immense de processus infiniment lents ou cataclysmiques, de menus événements locaux ou de transformations planétaires.

Les questions que je me pose me font parfois oublier l'origine géographique de ces pains, œufs, savonnettes de dur calcaire ou de granite qui sont venus voisiner avec mes livres ; je ne sais plus alors s'ils proviennent des torrents (j'en ai trouvés dans ces creux de rocher – vraies bonbonnières – où les eaux les entraînent et les façonnent dans leurs tourbillons), ou bien des grandes manufactures installées sur les côtes, au pied des falaises, telles celles du pays de Caux.

Mais, bien souvent, la mer ne met-elle pas elle-même bien en évidence la diversité des roches et des lieux ? Aux galets qu'elle fabrique, elle mêle ceux que lui apportent les cours d'eau qui la rejoignent. D'ailleurs, ceux-ci, les premiers, ont pratiqué le mélange des pierres originaires de secteurs montagneux différents. De telle sorte que pour finir, au terme des labeurs insistants et des longs transports, on peut voir sur la plage les progénitures de cimes éloignées les unes des autres se rencontrer.

\*

Il s'en faut que Milan soit situé au bord de la mer. Aussi, je ne m'attendais pas à trouver des galets dans cette ville. Pourtant, elle n'en manque pas ; certains trottoirs, entre autres, en sont partiellement revêtus. On en déduit qu'il n'est pas trop coûteux de se les procurer. Sont-ils extraits des campagnes voisines, ou bien des débouchés des vallées alpines ? La plaine du Pô – vaste, copieuse assiettée d'alluvions – qui a remplacé une mer, les fournit-elle ? Ont-ils été apportés par les cours d'eau torrentiels descendus des montagnes, lesquels torrents ont longtemps véhiculé et roulé les matériaux arrachés aux Alpes par les gigantesques glaciers quaternaires ?

À vrai dire, la localisation précise de leur extraction importe peu eu égard aux dimensions colossales des réserves

de sable et de galets qu'ont amassées des millénaires durant les eaux fluviales et marines. Inépuisables ont longtemps paru plages et sablières ; c'était compter sans notre intempérance, sans une frénésie bétonnière, sans la voracité des pelles excavatrices géantes !

Oui, hélas, sur cette planète, une créature est apparue qui se distingue par ses méfaits, une bestiole forcenée, atteinte de la folie des grandeurs, dévastatrice, goujate. Toute géniale qu'elle soit, barbare – perpétrant vandalisme, saccage irresponsable.

Nous sommes des héritiers indignes. Ne serait-il pas temps que nous aimions plus profondément ce qui nous entoure ? Certes, spontanément, déjà nous l'aimons – et souvent avec passion, avec ferveur ; cependant, il convient de renforcer ce sentiment en lui apportant, lui offrant des connaissances qui l'attendent, et en le fondant par un savoir. (De celles-ci l'essentiel étant d'ailleurs suffisant – ce qui n'interdit pas, au demeurant, de les approfondir.)

Il existe une curiosité de l'amour. Les sentiments que nos semblables nous inspirent peuvent nous aider à comprendre la possibilité de dispositions nouvelles dans nos relations avec la nature : ne voudrions-nous pas tout savoir de la personne aimée – son passé, son chemin, ses expériences ? ne sommes-nous pas amoureux de son enfance ?

Le spectacle naturel qui nous ravit ou nous subjugue est le fruit d'une longue histoire. Quelle soit présente au regard de l'esprit ! Incorporons-la dans le paysage. Restituons à celui-ci – et, en ce qui le concerne, elle est substantielle – la dimension du temps !

Nous ne sommes témoins que des crises, des convulsions géologiques – sismiques, volcaniques. Le reste se produit à notre insu, se poursuivant dans une autre durée que la nôtre.

Il y a la croissance lente des montagnes – celle des plantes est instantanée, en comparaison –, la dérive, qui prend son temps, des plaques tectoniques, et leurs collisions tempérées. Il y a la permanente, incessante accumulation, sur les fonds marins, des coquilles des mollusques morts et leur ensevelissement dans la vase que forment les milliards de squelettes d'organismes microscopiques affluant à travers l'épaisseur des eaux – vase entreposée et donc compressée par son poids auquel s'ajoute celui de la masse liquide et, par suite, solidifiée – voilà pierre : c'est le calcaire.

Lentes également, l'usure des monts, leur désagrégation – le gel les picore, les grignote, l'eau les martèle, les lime, les rogne. Patiente autant que cette amputation, la sédimentation des débris, en compensation ; la création des plaines.

Alentie au possible, l'eau dans les méandres...Eh bien, les méandres, pourtant, se déplacent ! Il y a une vie des méandres ! C'est si vrai qu'une péripétie inattendue peut soudain se produire : la capture, le détournement, par un cours d'eau de l'affluent de son voisin !

Bref, une activité immense – illimitée puisque comprise dans celle de l'Univers. (L'alternance du jour et de la nuit, celle des saisons, les marées, le rayonnement solaire, n'en étant que les manifestations les plus visibles.) Un chantier démesuré, ignoré de nos sens, où des évolutions sont en cours, des réaménagements se préparent. Partout, le paysage est au travail !

Se peut-il que nous n'entendions pas la rumeur de l'affairement invisible ?

À défaut de le percevoir, ayons-le au moins présent à l'esprit.

Goûtons le paysage avec un regard enrichi, élargi par un savoir épris. Grâce à quoi il nous sera possible d'avoir un compagnonnage plus intense avec les lieux qui nous séduisent ou nous fascinent. Vivons en communion avec la vie physique de la nature qui, à chaque instant, crée ce que nous voyons et ce dont nous jouissons.

Les connaissances qui s'accroissent sans cesse nous y invitent. Une contemplation éclairée est à présent permise.

\*

\*       \*

Que deviendras-tu ? demandais-je plus d'une fois à cette eau qui passait devant moi en l'endroit privilégié où je me plaisais à venir. Je ne manquais pas de me représenter les situations de toutes sortes que se trouvait exposée à connaître une substance nomade qui disposait pour ses allées et venues de toute la planète.

Certaines de ses molécules, me disais-je, vont s'évaporer, contribuer à la formation d'un nuage, se laisser emporter par le vent, ensuite, possiblement (de multiples hypothèses s'offraient), être entraînées jusqu'au-dessus de l'océan, y descendre, être aspirées dans les profondeurs, s'affilier à un courant, refaire surface, regagner les nuées, pleuvoir, neiger, brumer, se joindre à une broderie de givre, devenir glace, de nouveau courir sur le sol, s'y infiltrer, s'insinuer dans l'épaisseur de la roche, aménager, simplement en se défaisant du calcaire transporté, un palais souterrain, ajouter sans cesse à la féerie des stalactites et des stalagmites, la quitter, reparaître à l'air libre, se joindre à une petite troupe errante, avec elle s'effondrer triomphalement en la substance mouvante, le

rideau glorieux de la cascade, participer au chœur tout-puissant qui s'élève alors...

J'arrête ici le scénario (au demeurant inachevable), comblé par l'image du soudain épanouissement de l'eau, généreusement offerte à la vue, envahie par la lumière. (Le moteur invisible réalise ce spectacle, nous offre ce cadeau.)

C'est bien en un système planétaire que l'eau s'est organisée ; la principauté née de l'activité de la Borgne et de ses tributaires en est une parcelle. Avec son réseau, ce torrent fait partie d'une machine aux dimensions du globe. Lesquelles dimensions n'empêchent pas l'agrément : quelle élégante machine, pour m'en tenir à ces parages ! Fringante – ainsi que truite, gazelle, lévrier – gracieuse, y compris dans ses emportements, quand une difficulté l'exaspère !

Ô universelle, infatigable ! Tu abaisses les monts, mais c'est, dispersant leurs débris, puis les déposant, les nivelant, les égalisant, pour nourrir des plaines fertiles ! Avec le concours du vent, c'est bien toi qui donne à Gé les traits de son visage !

\*

\*           \*

Une surface – dans les villes des plaines, on ne voit, des cours d'eau qui les traversent, en tout et pour tout, que la seule surface. Celle d'un bloc parallélépipédique qui coulisse, emboîté bien sagement, entre les murailles de ses berges. Parfaitement plate, plane et lisse – en un mot, tabulaire. C'est à peine si, dans l'intervalle qui sépare deux ponts, on remarque que le corps liquide d'un seul tenant se déplace ; on oublierait presque qu'il est aimanté, appelé par l'estuaire ou le delta lointain. Heureusement qu'il y a ces ponts et leurs piles pour

réveiller un instant la masse imposante, somnambule. Ainsi de la Seine à Paris.

\*

L'eau qui court : j'éprouve une satisfaction profonde, à laquelle se mêle de la reconnaissance, lorsque je la retrouve. Ne serait-ce qu'un instant et quand bien même nous sépare une vitre : le train s'était mis à rouler au ralenti dans la traversée de la petite cité préalpine, si bien que je pouvais me remplir les yeux, me régaler du vert-gris opaque, minéral, d'une rivière encore montagnarde, teinte sauvage qui me rappelait les grandes lames de schiste dont se desquament, dans les solitudes, les parois à l'inquiétante nudité. Je regardais cette eau robuste, prompte, décidée, comme le produit, l'émanation de la roche, autant que d'une source ou de la glace. Au sein de la bourgade où s'achevaient les monts, elle introduisait l'ascèse farouche des cimes. Sa surface n'était que creux et bosses, mais emportés, en évolution permanente ; s'y pressaient, s'y bouscullaient, liquides, des échines de bêtes rapides, faites pour la course.

Une eau louve. Son froid salubre, tonique – il me semblait le ressentir –, sa hâte, sa rudesse, toutefois, ne lui interdisaient pas des accès de poésie : à la provocation des pierres qui, ici et là, se mettaient en travers de sa course, elle répondait insolemment par l'enjouement, la jubilation de l'écume.

Je retrouvais le charroi inlassable, une abondance comme immémoriale, une santé originelle. L'afflux – sa générosité.

\*

Je me garde d'oublier l'eau qui fraye son chemin dans l'herbe. La merveille de sa transparence. La contempler donne l'impression de voir *la substance* – en son essence ; et, en même temps, bien que non organique, *un être*.

Non plus que sa transfiguration : pour peu qu'un obstacle l'irrite, elle fleurit ; ne se contentant plus d'être toute mêlée de lumière, elle s'affranchit de la pesanteur ! Matière, alors, changée en grâce.

(Février 2021)

*Clairement circonscrite physiquement par les montagnes qui dominent sa vallée, la communauté d'Evolène a vécu en autarcie jusqu'à la guerre de 1914. (L'ouverture complète de son économie n'aura lieu qu'après la seconde guerre mondiale.) N'étaient importés que le sel et le fer. Paysans et paysannes fabriquaient tout ce qui leur était nécessaire : notamment les outils – jusqu'aux socs de charrue –, le linge, les souliers, les vêtements, ceux portés les jours de fête compris – les femmes changeaient chaque jour leur blouse blanche.*

*L'argent était rare ; il n'était guère utilisé que pour payer le impôts (peu élevés).*

*Tous les aspects de la civilisation de cette vallée valaisanne, ainsi que les effets de son ouverture progressive, sont décrits de façon détaillée dans La Poudre de sourire, livre composé d'entretiens entre Marie Métrailler (1901-1979), évolénarde, dotée une forte personnalité, curieuse de tout, et une amie. Á la fois précieux document ethnologique et récit, l'ouvrage est à tous égards passionnant.*

Marie Métrailler, Marie Magdeleine Brumagne, *La Poudre de sourire*, éd. L'Âge d'homme, Poche Suisse, 2013. Le recueil d'entretiens est précédé de deux lettres de Marguerite Yourcenar.

*(Texte publié dans la Revue du M.A.U.S.S., n°58, du second semestre 2021)*